

Isabelle Talagrand

AINSI ON A RÊVÉ

*La vie intérieure
du grand compositeur*

AVOIR CONNU CHOPIN

le nénufar

À propos de l'autrice et du présent ouvrage

Née près de Lyon dans une famille d'enseignants sans culture musicale, Isabelle Talagrand découvre la musique classique à la sortie de l'enfance et demande à étudier le piano. Sa rencontre avec Chopin est un éblouissement qui ne perdra jamais son intensité. Pour s'ouvrir l'accès aux nombreux documents le concernant et n'existant que dans sa langue natale, elle apprend seule le polonais. D'innombrables lectures, voyages et amitiés polonaises éclaireront sa vie, comme si, dans sa quête, Chopin lui offrait le contrepoint à une carrière monotone de documentaliste universitaire et un mariage décevant. Lorsque, passée la cinquantaine, elle fait la rencontre amoureuse d'un brillant musicien polonais spécialiste de Chopin, elle espère son bonheur arrivé. Elle ne survivra pas à la déception de l'abandon : en 2017, à cinquante-trois ans, elle met fin à ses jours.

Ce récit biographique, dont le manuscrit a été sauvé de l'oubli par son frère, le mathématicien Michel Talagrand, est l'œuvre de sa vie. Fruit d'un long mûrissement, il est le vibrant témoignage de sa sensibilité hors du commun, dans une approche érudite et personnelle de la vie intérieure de l'homme que fut Frédéric Chopin, et qui fut sans doute, par-delà les siècles, son plus grand amour.

« [...] dans la voix de Chopin, il y a quelque chose qui n'est pas même universel, qui est extraordinairement étranger, mais qui touche en même temps à un je ne sais quoi de si intime en nous, que notre véritable nature ne semble plus être notre nature terrestre, mais la nature ineffable d'où elle nous appelle. »

Alberto Savinio, *La boîte à musique*.

« [...] cette chose magique, incompréhensible, inconcevable à l'esprit et au cœur, qu'on appelle le passé. »

Ivan Bounine, *Les allées sombres*.

Frédéric Chopin à Julien Fontana,
Nohant, 18 juillet 1841

Mon cher ami,

Aie la bonté de transmettre à Pleyel cette lettre où je lui parle de Buchholtz, au sujet duquel mon père m'a effectivement écrit. D'autre part, je fais savoir à Pleyel que je t'ai demandé de le voir à propos du loyer. Si l'on se croirait en décembre à Paris pour le moment, ici, ce n'est guère mieux. Cette nuit, le vent a déraciné complètement d'énormes arbres. Mais la Saint-Médard ou plutôt ses quarante jours prendront fin demain et l'on peut donc espérer une amélioration. Qu'il soit question de la pluie et du beau temps entre nous !!!

Cher ami, vieux frère, afin que tu veuilles bien m'absoudre je jouerai peut-être encore pour toi au crépuscule, si toutefois tu es encore disposé à accepter pareille compensation.

Je t'embrasse aussi cordialement que possible, mon brave Julien. Écris.

Ch.

Adulte, il écrit peu. Il parle aisément, se confie volontiers lorsqu'il sent que l'heure s'y prête, lorsqu'il décèle, entre son interlocuteur et lui, un accord, même fugitif. Il sait s'ouvrir presque d'emblée, et se refermer encore plus vite. Adolescent, il a Titus, son correspondant et confident attitré, puis il devient réticent à manifester sur le papier quelque chose de sa vie intérieure. Il écrit *j'ai rencontré untel, comment vas-tu, peux-tu me rendre ce service, je t'embrasse*. C'est presque tout. On ne sait pas grand-chose de ce qu'il fait, moins encore de ce qu'il pense, presque rien de ce qu'il ressent. Sa vie est un corridor sombre éclairé çà et là de torchères insuffisantes. Sa vie est une poterie dont ne subsistent que quelques fragments. Pas sa vie d'homme public, bien sûr, de celle-là nous en savons davantage, par les journaux, les récits, les mémoires, les comptes rendus. Mais sa vie d'homme, sa vie d'être humain, le goût intérieur de sa vie, le goût unique qu'il a seul perçu, le chatolement des sensations, des pensées, des souvenirs. Sa vie est un trésor englouti que les eaux ont délité.

Je ne le connais pas. Je veux le connaître et je ne le connaîtrai jamais. Supposer, inférer, déduire, voilà tout ce que je peux faire. Rêver. Sa mort cisaille à l'emporte-pièce la vie des hommes. Ils se repaissent de souvenirs, et lui sculptent un tombeau de paraboles et de légendes. Ils écoutent sa musique et la jouent, ils cherchent à le ramener près d'eux de cette manière. Illusoires résurrections, vanités, chimères. Il n'est plus là, il ne sera plus jamais là.

Au cours de l'été 1844, sa sœur Louise vient en France pour le voir. Ils partagent quelques semaines de bonheur. Puis elle repart. Frédéric écrit alors à Marie de Rozières : « Ainsi nous avons rêvé d'avoir vu Louise. » Le 17 octobre 1850, jour anniversaire de la mort de Frédéric, Jane Stirling, pianiste douée et femme maladroite, se rend au Père-Lachaise. Elle se recueille sur la tombe de son maître et ami. Le soir même, elle écrit à Louise, ainsi qu'elle le fait régulièrement depuis le début de l'année, heureuse, dans son malheur, de rester en contact avec la sœur de celui qu'elle a aimé. Sa lettre s'enroule en bavardages émus et gauches, tantôt frôlant le point douloureux, tantôt s'en détournant. « Ainsi on a rêvé d'avoir connu Frédéric Chopin », aurait pu écrire Jane ce jour-là.

Je suis l'archéologue confronté aux éclats du vase. Je les examine méticuleusement, puis je ferme les yeux. Je rêve.

Et ce n'est qu'un rêve. Cette quête que je poursuis ne me dupe pas. En croyant rêver sa vie je ne rêve que la mienne. Les génies sont des miroirs qui nous renvoient de nous-mêmes des images transcendées. Je ne trouve en rêvant de lui que ce que je porte en moi.

Ainsi on a rêvé d'avoir connu Frédéric Chopin.

Stefan Witwicki à Frédéric Chopin,
Varsovie, 6 juillet 1831

«Il y a une mélodie natale comme il y a un climat natal. Les montagnes, les forêts, les eaux et les prairies ont leur voix natale, intérieure, quoique chaque âme ne la saisisse pas. [...] Je me berce de la douce espérance que vous serez le premier qui saurez puiser dans les vastes trésors de la mélodie slave ; si vous ne suiviez pas cette voie, vous renonceriez volontairement aux plus beaux lauriers.»

Frédéric Chopin à Titus Woyciechowski,
Paris, 25 décembre 1831

«Tu sais combien j'ai toujours cherché à exprimer le sentiment de notre musique nationale et comme j'y suis, en partie, arrivé.»

De biographe en biographe se transmettent erreurs et légendes. De temps à autre une falsification plus ou moins flagrante émerge : au tout début du siècle, un faux journal intime éperdu de sentimentalisme ; pendant la dernière guerre, une correspondance amoureuse apocryphe adressée à la Comtesse Potocka. Certains s'y laissent prendre, d'autres non, l'opinion s'émeut, on argumente, on discute. Où est Chopin dans toute cette confusion ?

Il s'indignait du traitement que certains de ses compatriotes – Sowiński, Kolberg – faisaient subir aux thèmes populaires polonais, les affublant de faux nez et d'échasses, les déformant jusqu'à les rendre contrefaits et méconnaissables. Un traitement analogue a été appliqué à l'histoire de sa vie. Le récit que ses biographes en transmettent évoque une toile sur laquelle de trop nombreux rapins auraient accumulé les retouches, au point de rendre indiscernable le dessin initial du maître. Le respect, l'amour, l'attention minutieuse ne suffisent souvent pas à retrouver lignes et couleurs d'origine. Il faut une autre démarche que celle-là.

Un jour, à Paris, chez lui, seul avec son compatriote Ferdynand Dworzaczek, il improvise. Son ami, touché au cœur, croit un instant reconnaître, dans la mélodie née sous les doigts de Frédéric, un chant entendu dans son enfance, et lui fait part de l'émotion qui le submerge. Devant les propos bouleversés que lui tient Ferdynand, un bonheur souverain lui devient d'un coup accessible. Frédéric sait qu'il a désormais atteint son but, qu'il a pu saisir et restituer, dans une création personnelle, l'esprit d'une mélodie polonaise. Quelque chose de plus subtil, de plus fort, de plus authentique, de plus essentiel que ce que les notations scientifiquement exactes des chansons populaires peuvent cerner.

C'est ainsi, de cette manière-là, que je veux parler de lui. Les biographies, même les plus scrupuleuses et les plus exhaustives, passent au large de ce qui est primordial. Une autre approche s'impose. Il ne s'agit pas d'inventer. Il faut, simplement, changer d'angle de vue.

- 1771 Naissance, à Marainville, en Lorraine, de Nicolas Chopin.
- 1782 Naissance, à Izbica Kujawska, en Pologne, de Justyna Krzyżanowska.
- ca 1787 Nicolas Chopin émigre en Pologne. Il exerce le métier de comptable puis, après avoir combattu en 1793 aux côtés de Kościuszko, il devient précepteur.
- 1802 Chargé de l'éducation des enfants du comte Skarbek, Nicolas Chopin s'installe à Żelazowa-Wola, près de Varsovie. Là, il rencontre Justyna Krzyżanowska, jeune parente du comte.
- 1806 Mariage de Nicolas Chopin et de Justyna Krzyżanowska.
- 1807 Naissance de Louise, premier enfant du couple.
- 1810 Le 1^{er} mars, naissance à Żelazowa-Wola de Frédéric Chopin. En septembre, Nicolas est nommé professeur de langue et de littérature françaises au Lycée de Varsovie. Le couple et ses deux enfants s'installent dans la capitale.

Son enfance. On ne sait rien de son enfance, sans doute est-ce à cause de cette ignorance qu'on la voit aujourd'hui semblable à la plaine de Mazovie : sereine, unie, verdoyante, régulière et fertile. Champs plats scandés par le rythme immuable des saules. Le village de Żelazowa-Wola, à cinquante kilomètres à l'ouest de Varsovie, se dissout dans cette étendue interminable. La maison qui a vu naître Frédéric tient, après tant d'années, davantage du temple que de l'habitation. Un temple où des pas étrangers frôlent les planchers cirés, où des battements d'horloges peuplent l'espace d'une murmurante promesse de mort, où trop de fleurs se mirent dans les vitrines, un temple d'où l'esprit s'est enfui pour se réfugier tout autour, dans la terre lourde et nourricière des cultures, dans les fossés herbus, dans la scansion intemporelle des saules.

Son enfance vécue, son enfance perdue, noyée dans une légende mièvre et informe où tout sourit et semble aller de soi, d'où toute dissension est bannie. Existe-t-il pourtant un seul foyer dont l'harmonie n'ait jamais été voilée de nuages ? Une enfance de roman, de conte, de rêve, dont les biographes, depuis presque cent cinquante ans, répètent les lignes cursives et stylisées.

Le père, Nicolas, travaille. De précepteur il devient, en 1810, juste après la naissance de son fils, professeur de littérature et de langue française au Lycée de Varsovie. La famille loge dans le lycée même (Palais de Saxe, puis Palais Casimir, enfin Palais Krasiński). La modicité des appointements accordés à Nicolas l'incite à ouvrir un petit pensionnat. Lui et Justine, son épouse, accueillent au sein de leur foyer cinq ou six lycéens dont les parents résident hors de la capitale. Justine se montre tendre, aimante, discrète mais volontaire. Nicolas est un pédagogue que tous apprécient, un homme efficace, intègre, intelligent, rationaliste, peut-être un peu froid, plus prodigue pourtant d'encouragements que de châtiments. Il lui arrive cependant de fouetter les jeunes garçons turbulents dont il a la charge. Sans doute applique-t-il parfois ce traitement à ses propres enfants. Ainsi le veulent les mœurs du temps.

Frédéric grandit, quotidiennement entouré de ses trois sœurs et d'une poignée d'adolescents qui lui tiennent lieu de grands frères. Beaucoup resteront pour lui des amis très proches, deux d'entre eux épouseront ses sœurs.



Isabelle Talagrand, 1964-2017.